

Nous empruntons à l'*Univers* l'article ci-dessous, quoique nous soyons d'opinion bien différente sur la valeur de l'époque actuelle. Il ne nous paraît pas sans intérêt de faire connaître comment de bons esprits d'ailleurs peuvent aisément tomber dans l'exagération, nous devrions dire peut-être dans l'injustice, quand ils ne prennent conseil que de leurs sympathies, plus ou moins raisonnables, et de leurs préjugés. Ce serait une étude de l'esprit humain curieuse à faire que celle de ces éternels mécontents, quand même. On rencontre souvent des hommes des plus estimables qui, *laudatores temporis acti*, ne veulent voir dans les mœurs et les faits contemporains que des sujets de blâme et de condamnation, que les vices inséparables de toute époque, sans tenir aucun compte des vertus qui les accompagnent. Exagérant le mal réel pour le plaisir de le combattre, pour la consolation de se plaindre des hommes et des choses, ils craignent par-dessus tout d'avouer le bien qu'ils ne sauraient nier. S'il est par trop évident, ils s'avaient l'expliquer habilement au profit de leurs préjugés, et le donnent comme une conséquence des *heureux tems passés* : c'est un filon oublié dans l'exploitation de la mine précieuse de l'âge d'or ; une dernière goutte du nectar divin, restée au fond du vase où nos ancêtres buvaient à longs traits, et qui est à jamais épuisé. Nouveaux *Cassandres*, ils ne prédisent que malheur et que ruine. A les entendre, tout est à jamais perdu ; la société, le monde courent à leur dissolution, c'en est fait du genre humain. Après tout, misanthropes aimables, pourvu qu'on les laisse regretter le passé et se fâcher contre le présent, ils sont tout-à-fait inoffensifs. Bien plus, faisant tout doucement leur profit des avantages que leur apporte la civilisation dont ils médisent ; jouissant comme les autres, et souvent mieux que les autres, des biens présents, ils font, sans s'en douter, le plus complet éloge de l'époque moderne. C'est leur imagination plutôt que leur cœur qui est coupable.

Quant à nous, bien loin de jeter ainsi le désespoir dans les âmes, nous sommes pleins de confiance en notre siècle. Nous lui avons vu accomplir tant de grandes et saintes choses que rien ne saurait plus borner nos espérances. Notre tems est à nos yeux aussi beau que ceux qui nous ont précédés, et nous croyons valoir autant que nos aïeux. Il y a des vices, des désordres, des plaies profondes dans notre société, nous en convenons. Mais si l'on voulait disséquer ce grand corps dans les âges passés, on y trouverait des vices et des désordres aussi ; on y verrait des plaies et des maladies qu'il nous a léguées, plutôt que nous ne les avons fait naître. Les moralistes de tous les tems se sont plaints de leur époque, ont déroulé dans leurs écrits de hideux tableaux, ont crié aussi *tout est perdu*. Non, tout n'est pas perdu. Il nous reste Dieu et sa providence ; il nous reste de beaux jours dont nous n'entrevoions que l'aurore ; il nous reste le catholicisme avec sa sainte fécondité. Et à quelle époque, dites nous, vit-on la religion, les vertus et les bienfaits qu'elle mène à sa suite, en voie de plus rapides et de plus glorieux progrès ? Sans doute, il fut des tems où elle régnait plus universellement et surtout plus paisiblement. Mais les obstacles qu'il lui a fallu vaincre de nos jours, ces hérésies filles de l'ambition et de la licence, ce philo-sophisme enfant de l'orgueil et de l'indépendance, ne proclament-ils pas plus haut sa gloire et sa puissance que cette domination paisible des siècles de foi ? Ce ne sont plus des tyrans couronnés qu'il lui faut vaincre par la constance et l'intrépidité de ses martyrs, c'est une puissance plus indomptable, c'est la raison humaine, c'est l'orgueil, c'est l'impiété, c'est l'indifférence religieuse qu'il lui faut combattre, en tous lieux, en tous tems, et tous les jours elle compte des victoires. C'est la science et la raison humaine qui vient aujourd'hui lui rendre hommage, aussi bien

que l'hérésie : ce triomphe nous semble plus étonnant que celui qui consacra les tems de persécution : on le disait impossible, il n'y a pas dix ans ; parcequ'on croyait alors aussi que tout était perdu, parcequ'on oubliait qu'il nous restait Dieu et son Christ pour sauver de nouveau le monde.

Nous serons volontiers de l'avis de l'estimable écrivain que nous citons, sur cette industrie envahissante, qui paraît vouloir transformer le monde en machines ; qui ne laisse plus de place pour les nobles pensées et les saintes affections dans les esprits et dans les cœurs, qu'absorbent les spéculations et l'amour de l'or ; nous reconnaissons dans notre société actuelle des maux sans nombre. Mais, outre que les maux d'autrefois nous paraissent aussi nombreux et aussi déplorables ; nous croyons que les vertus de notre époque, les œuvres saintes et charitables, les institutions religieuses et morales, les dévouemens sublimes occupent parmi nous une plus large place que parmi nos aïeux, et compensent admirablement la somme des désordres. Nos pères vivant avec sécurité à l'ombre d'une paix profonde, possédaient le bonheur et les vertus qui naissent aux époques de repos et de calme ; nous, leurs enfans généreux, nous sommes obligés de conquérir nos biens, notre liberté, notre religion, ce pain de chaque jour ; notre vie est toute de combats ; et les vertus qui nous distinguent sont les vertus des héros : une foi ardente, un dévouement sans bornes, une constance que rien ne lasse, et par-dessus tout une incomparable charité. Le repos n'est pas fait pour nous ; nous sommes bien véritablement les fils de l'Eglise militante, et des fils glorieux. A ceux qui nous suivront les bonheurs et les vertus de la paix ! nos efforts la leur préparent, ils jouiront de nos travaux. Notre tâche n'est-elle pas assez belle, assez glorieuse, pour ne pas laisser de regrets ?

Nous devrions peut-être demander pardon à nos lecteurs de toutes ces réflexions. Mais depuis longtemps nous désirions l'occasion qui se présente, de dire toute notre pensée sur notre siècle que nous aimons du même amour que notre patrie, que notre famille ; que nous croyons calomnié trop souvent, et dont nous attendons beaucoup, parcequ'il nous a déjà beaucoup donné.

DE LA CIVILISATION ACTUELLE.

Tout ce qui se passe autour de nous donne un singulier à propos au remarquable fragment qui suit, et que nous empruntons à l'introduction du sixième volume d'un ouvrage sur les mœurs de l'époque dans les diverses provinces de la France. Il serait difficile de mettre mieux le doigt sur les plaies de notre tems.

... Il semble que ce serait un thème vulgaire d'avant-propos pour un ouvrage sur les provinces, d'en vanter les mœurs, les lois, l'administration, au détriment des institutions modernes ; mais cette opinion peut-être n'aurait rien que de raisonnable et de malheureusement vrai, si l'on ne se laissait point éblouir par ces excuses banales de progrès que des intéressés ou des dupes font trop valoir.

Nous avons gagné en *civilisation*, disent les gens plus sensibles à l'invention des machines qu'à la destruction des hommes. Mais il faudrait s'entendre sur ce mot qu'on prend depuis quelque tems en des acceptions aussi singulières que variées ; il signifie communément, si nous l'avons compris, une certaine corruption industrielle qui fait marcher de pair les progrès des arts mécaniques et la perversité de l'esprit ; on le prend volontiers pour le mouvement du négoce, des modes, des frivolités et des plaisirs publics de tout genre. On ne *civilise* plus les îles de l'Océanie que par le canon et le commerce d'aventuriers sans aveu. (1) La *civilisation*, pour l'Algérie, consiste en

(1) Mais n'était-ce pas pour protéger des missionnaires catholiques et des citoyens français contre l'idolâtrie barbare, qu'avait excitée l'hérésie étrangère, que le canon français retentit dans ces îles ? pourquoi le dissimuler ? Pourquoi donner le change à ce qui se passa en Algérie ? La croix n'y est-elle pas plantée à côté de la tente ? Et